

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Flâneries napolitaines (Suite et Fin)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 284-288

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Flâneries napolitaines

*(Suite et fin)*

Des silhouettes napolitaines !... C'est par douzaines qu'il les faudrait croquer tant le pays abonde en figures originales, tant il est aisé d'observer des traits de mœurs typiques.

C'est sur le quai de Caracciolo, une après-midi de dimanche, à cinq heures, au moment de la promenade. Entre deux files de voiture, un gamin, les cheveux en broussaille, l'œil attentif, regarde. Il n'a, pour tout vêtement, qu'un mauvais pantalon déchiré, en lambeaux. Son torse nu est hâlé comme son visage par le grand soleil et les embruns. Ses pauvres pieds sont si sales que leur couleur disparaît sous une épaisse couche de boue desséchée. Par hasard je le regarde. A peine a-t-il remarqué que j'avais fait attention à lui qu'il court de toutes ses forces à côté de ma voiture, essoufflé, la main tendue, l'œil suppliant : « Signorino, un soldo. »

Par malheur je n'ai pas de billon dans ma poche et je le lui dis. Peu convaincu et pour achever de m'émouvoir, le voilà qui pique une tête dans la poussière et fait une pirouette sur lui-même merveilleusement agile. Quand je vis le cocher le repousser — oh ! pas méchamment ! — du manche de son fouet, je me pris à regretter de ne lui avoir pas jeté vingt sous !...

Un autre jour, je rentre à l'Hôtel à la nuit tombante. Dans une ruelle étroite et sordide je suis arrêté par un grand concours de gens, les hommes tête nue. C'est une procession qui passe. Une Madone de bois peint, une large auréole de carton doré derrière la tête, est portée par de vieux associés d'une confrérie de pénitence vêtus d'un sarrau blanc noué autour des reins par une

cordelette ; des prêtres en surplis et des enfants de chœur précèdent. Tout à coup j'entends des cris si affreux, si aigus que je crois à un accident. Près de moi, au seuil d'un *basso* obscur, j'aperçois, quand je me retourne, trois femmes qui poussent ces hurlements, tournées vers la Madone. C'est une prière, me disent deux jeunes gens à qui je demande ce qu'il arrive ; ces femmes exhortent la Madone pour conjurer le péril du choléra suspendu sur Naples. Evidemment ces pieuses matrones parthénopéennes mettent en pratique le mot de l'Evangile : le royaume du Ciel souffre violence ! C'est un peu nouveau, un peu insolite pour moi, mais après tout, question de nuances !...

Un soir, accoudé à une fenêtre du rez-de-chaussée de l'hôtel, je fume en causant avec deux amis. Deux gosses sont assis par terre, au-dessous de nous, tout contre le mur. Le plus grand, tout à coup, nous demande de leur donner les bouts de nos cigarettes — en Italie, les enfants du peuple fument déjà, à sept ans, d'un air fier et dégagé, les mégots qu'ils trouvent dans la rue ! Notre gamin de ce soir est un type. Laid et malin comme un singe, il se met d'une façon irrésistiblement drôle à nous raconter des histoires. Et je vous assure qu'il est joliment intelligent ; avec cela il accompagne ses discours de gestes et de grimaces infiniment expressifs. Son père est cordonnier et quand nous aurons des souliers à faire raccommoder nous devons aller chez lui. Lui, le gosse, il va à l'école et il sait lire et écrire. Il ne fait pas encore l'amour, parce qu'alors il devrait garder chez lui la fiancée et cela coûterait trop cher pour la nourrir.

Tout à coup, il m'apostrophe parce qu'il m'entend parler français : « E perché voi parlate francese, oh'io non lo capisco » ! « Et pourquoi parlez-vous français alors que je ne le comprends pas ! » N'est-ce pas à

rester confondu devant une si délicieuse impertinence !

Et puis il veut faire la *me renda* — le goûter — et nous devons lui donner des fruits. Quand il a obtenu ce qu'il veut, il exige des sous, et de quel air !

— « Tu veux faire le camorrista et nous intimider ? » lui disons-nous. Non, il ne veut pas faire le camorrista mais nous sommes des *Signori* parce que nous habitons une belle maison et nous gagnons de l'argent simplement en nous croisant les mains sur le ventre. Lui est pauvre, son père travaille toute la journée, donc il est juste que nous lui donnions quelque chose ! Il est content d'un peu de menue monnaie que je lui donne et il dit à son petit compagnon moins loquace : — « Ce soir nous avons fait de bonnes affaires, nous avons eu — comptant sur ses doigts — des cigarettes, des fruits et des sous. »

— « Addio, ti salutiamo, » lui disons-nous. — « Ed io pure vi saluto, » — et moi aussi je vous salue, répond-il avec une jolie révérence, un air très grand seigneur et un petit signe protecteur de la main !...

Enfin, dans une rue de Caserte, c'est, un jour d'ardent soleil, une vision shakespearienne qui me frappe. Une vieille femme, évocation saisissante des sorcières de Macbeth, ses cheveux gris épars et dénoués sur la nuque, gesticule comme une forcenée en insultant d'une voix rauque une voisine qui l'écoute à sa fenêtre et lui répond avec non moins d'acrimonie.

Si j'étais Napolitain, j'aurais cherché dans ce curieux livre qui s'appelle *La Smorfia del ginoco del lotto*, dictionnaire dans lequel chaque mot correspond à un des

90 N<sup>os</sup> du loto, sorcière, injures, cheveux dénoués, cheveux gris et j'aurais impatiemment attendu de voir au samedi suivant si la vieille m'avait porté bonheur...

Ces notes rapides s'allongent et menacent de déborder

le cadre d'un simple article de journal. Et pourtant comme j'ai conscience d'avoir dit peu de choses sur cette Naples qu'il faudrait des volumes pour décrire. Je n'ai voulu parler ni de ses églises et des œuvres d'art qu'elles renferment ni de ses musées, parce que le temps me manque pour entreprendre une étude qui d'ailleurs a été faite ailleurs et par d'autres.

Pour épigraphe de ces flâneries j'ai voulu prendre le mot de Mathilde Serao : « Napoli è la città dell'amore » parce que si elle est la ville qui, par la douceur de son climat et l'harmonie de son site invite le plus à la culture des sentiments amoureux, elle est aussi — et c'est dans ce sens que j'ai voulu prendre la phrase de l'auteur des « Leggende Napoletane » la ville qui attire et qui garde le plus l'amour de ceux qui la visitent.

...Lentement, au trot de deux chevaux bais, j'ai gravi le long des villas fleuries d'un chemin ombragé de glycines, de lauriers roses et de cytises, la colline qui conduit à l'antique monastère des Camaldules. Un vieux frère à barbe blanche est venu m'ouvrir et m'a conduit, au bout d'une allée, à un belvédère borné par un mur bas, ombragé d'yeuses et de châtaigniers. Et j'ai regardé, une fois encore, l'incomparable panorama dans toute sa splendeur et toute sa vastitude. A ma droite, j'ai revu le golfe de Baïes et Ischia et Procida et le cap Misère et Nisida la gracieuse, tandis qu'à gauche de la colline verdoyante du Pausilippe j'ai contemplé à nouveau, comme l'autre jour, des hauteurs de San Martino, le golfe aux eaux perpétuellement bleues avec Capri se découpant dans le fond sur le ciel, avec Naples aux maisons étagées jusqu'à la mer et les innombrables Campaniles de ses églises. Peu à peu l'intensité aveuglante de la lumière a diminué, le soleil à droite de Pouzzoles est descendu vers

l'horizon, les teintes de vert pâle, de rose et d'or incandescent se sont allumées au ciel et les cloches du couvent ont sonné l'heure de complies. Dans l'église aux teintes claires où je suis entré quelques instants avant de quitter l'atmosphère paisible de ce havre de cénobites, j'ai entendu le chant monotone et mélancolique des moines, psalmodiant la prière qui précède le repos de la nuit.

Et quand je suis reparti, j'ai vu sur le mur qui longe le chemin creux, descendant vers la ville un reflet du ciel empourpré mettre une tache rose divinement jolie.

Le long de la *Via Tasso* les maisons et les passants, les arbres et les fleurs, tout était baigné dans une lumière rose irradiée. — Comment ne l'aimer pas cette Naples séculaire, toujours si séduisante par son impérissable beauté, toujours si joyeuse par le débordement de sa vie.

Bientôt l'heure sonnera pour moi de te quitter, ô Naples, charmeuse comme les Sirènes qui hantaient autrefois les eaux de ton golfe et ce sera pour moi une heure de tristesse parce qu'à ton contact, en ce juillet lumineux, j'aurai goûté les plus profondes vibrations de ma jeunesse.

Débarassée en cette période caniculaire des hordes de cooks et de cookesses, comme Pierre Loti les appelle, qui hantent, incompréhensifs et encombrants pendant le reste de l'année, tes rues et tes sites, tu m'es apparue, ô Naples bien aimée, dans tout l'éclat de ta lumière et dans tout l'éblouissement de ta splendeur. Et de cela, je ne te saurais conserver assez de reconnaissance !

Naples, juillet 1911.

Fernand HAYWARD.